

Gaston CALMETTE

Directeur (1902-1914)

RÉDACTION - ADMINISTRATION
26, Rue Drouot, Paris (9^e Arr.)Rédaction en Chef : M. ALFRED CAPUS
M. ROBERT DE FLERSPOUR LA PUBLICITÉ
LES ANNONCES ET LES RÉCLAMES
S'adresser 26, rue Drouot, à l'Hôtel du FIGAROLes Annonces et Réclames sont également reçues
à la Société G^e des Annonces, 8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me pressais de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
FondateurRÉDACTION - ADMINISTRATION
26, Rue Drouot, Paris (9^e Arr.)
TÉLÉPHONE, Trois lignes : Gutenberg 02-46 - 02-47 - 02-49

Secrétariat Général : M. HENRI VONOVEN

Abonnements : TROIS MOIS SIX MOIS UN AN
Paris, Départements et Colonies françaises : 9 » 18 » 34 »
Etranger - Union postale... 18 50 36 » 70 »
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie

ORIGINALITÉ

Voilà les Boches qui se sont promis d'être originaux. Mais ne l'étaient-ils pas ? Ils ont, depuis une douzaine de mois, montré une façon d'entendre la diplomatie, l'honneur et la guerre, qui les caractérisait à tout jamais. Quand on a un chancelier de l'Empire qui traite de chiffons de papier les engagements solennels du pays ; des généraux qui ordonnent le massacre des prisonniers, l'incendie, le pillage et le viol ; un empereur qui décore l'assassin des passagers de la *Lusitania*, — on est un pays original à merveille. Eh ! bien, ces rudesses particulières ne suffisent pas à l'orgueil des Boches. Ils se sont aperçus qu'il y avait, dans leur vocabulaire de tous les jours, des mots anglais et des mots français : ô honte, ces emprunts ne les rendent-ils pas, en quelque mesure, tributaires de l'ennemi ? Aussitôt, de convoir linguistes et philologues, gens à lunettes d'or, prompts à forger des mots bien allemands. Comment dire une jaquette, désormais, et des escarpins, et un paletot ? Linguistes et philologues se travaillent la cervelle, appellent à eux leur fameuse méthode *de gutturaux*, vous fabriquent des syllabes de Germanie. Après ça, c'est fini : on est content et on est fier ; on ne doit plus rien à personne.

Les malheureux ! So le figurent-ils vraiment, qu'ils ne doivent plus rien à personne ? Il n'y a pas un peuple, en Europe, qui, à l'égard de ces Germains, doive tout à tout le monde.

Que nous doivent-ils, par exemple, à nous qui ils méprisaient et qu'ils ne font plus que haïr, mieux informés, informés par nos soldats ? Ils nous doivent, notamment, leur civilisation. Je ne dis pas leur *Kultur*, laquelle (maintenant, on le sait et on ne le sait que trop) n'est que sauvagerie pédantesque. Mais leur civilisation ou, en d'autres termes, le peu de civilisation qu'ils ont jamais eue, leur vient de France. Ils n'avaient pu que s'attarder en l'état de hordes barbares, quand nos Celtes leur ont enseigné le labourage, la construction des villages et des villes, la poésie et même l'art du combat. C'est la Gaule chrétienne qui a évangélisé la Germanie. Ce sont nos religieux, Clunisiens, Cisterciens et Prémontrés, qui sont allés en Germanie défricher le sol, former des artisans et des artistes, ouvrir les âmes à de belles croyances. Les *Nibelungen* sont des imitations de nos épopées. Leurs *minnesinger* ont essayé de mettre à la portée des cerveaux et des tempéraments d'outre-Rhin la courtoisie exquise de nos troubadours. Plus tard, au dix-septième et au dix-huitième siècle, quand les gros buveurs de bière lâchaient de se déguiser en gaillards plus fins, ils prenaient-ils leurs modèles ? Chez nous. Leur grand Frédéric méprisait passionnément ses vils sujets. Il refusait, pour bibliothécaire, le célèbre Winckelmann, qui demandait deux mille thalers de traitement : « Mille thalers, disait-il, c'est bien assez pour un Allemand ! » Et, les deux mille thalers, il les donnait sans marchander à un benêt d'Allemand. Un barbillon français portait, en Allemagne, le titre de marquis, et le docteur allemand marchait de pair avec le cocher ; le maître de français était reçu à la Cour et frétait avec les altesses. A la table du prince de Zell, un soir, tous les convives étaient Français, et quelqu'un dit au prince : « Monseigneur, c'est assez plaisant ; il n'y a ici que vous d'étranger ! » Voilà l'époque où on put croire, en Europe, que les Allemands commençaient à se civiliser.

Ils ont leurs philosophes et leurs poètes, oui ! Mais leur Leibnitz dépend de notre Descartes au point que, sans notre Descartes, ils n'auraient pas eu leur Leibnitz. Et leur Kant lui-même reconnaît ce qu'il doit à Rousseau, citoyen de Genève, écrivain français pourtant. Et leur Goethe ne serait pas le poète qu'il est si, à Francfort-sur-le-Mein, dans sa jeunesse, il n'avait subi l'influence française. Parlant de nos écrivains à Eckermann, Goethe disait : « Il ne ressort point assez nettement de ma biographie quelle influence ces hommes ont exercée sur ma jeunesse. » Et, aux moments où il tenta de secouer cette influence, il ne réussit qu'à être déraisonnable, piteusement.

Les Boches auront beau faire et beau dire, et ils auront beau modifier dans leur pays le langage de la couture et de la botterie, appeler *Rock* une jaquette et *Knichosen* des escarpins, ce n'est pas ça qui les délivre de la vérité que les paquets de des barbares lâchés, autrefois ou naguère, ils ont été nos élèves.

Mauvais élèves, et qui, je l'avoue, ne nous font point honneur ! Reconnaissons-le, nous n'avons pas accompli un chef-d'œuvre, quand nous avons enseigné ces gaillards. Avec les natures ingrates, la meilleure pédagogie des meilleurs maîtres ne donne pas grand-chose.

Tant pis ! Ils ne veulent plus de nos disciplines. Retenons cet avertissement. Il nous faudra veiller sur eux, nous et l'Europe, avec plus de soin : car, l'histoire le prouve, chaque fois que les Germains ont prétendu se passer de nos leçons, se livrer à leurs instincts, on les a vus retourner à leur sauvagerie native, essentielle, ethnique.

Entrez eux et nous, c'est fini. Et ils l'annoncent superbement. Ce qu'ils perdent, à la rupture, c'est en somme ce qui leur a permis de paraître civilisés quelquefois. Que perdrons-nous ? Rien.

L'influence allemande, chez nous, serait quasi nulle, si, pour tout dire, elle n'avait à divers moments produit quelques modes ou manies dérisoires de l'es-

prit. Nous avons eu, il n'y a pas très longtemps, des savants et, plutôt, des érudits trop aimables et qui vantaient la science allemande comme un extraordinaire mystère. A les croire, on eût estimé que l'Allemagne avait le monopole de la science, et les méthodes. Les augustes méthodes ! Nos érudits mettaient une absurde coquetterie à munir le bas de leurs pages de notes où main-tes dissertations allemandes étaient affichées avec respect. Ces Boches, pour le moindre examen de collège ou baccalauréat, vous composent de ces dissertations qu'ils impriment et que la complaisance de nos érudits eut le tort de ne pas négliger. Lisez, par pénitence, quelques-unes de ces dissertations : ce n'est que de l'amphigouri. Et la bibliographie de toutes les questions littéraires ou historiques est encombrée, est accablée de ce fatras scolaire.

Tel était le prestige de la science allemande ! Puis on a pris en flagrant délit de mensonge, dans cette guerre, les glorieux savants allemands. Les bonshommes, par exemple, qui ont signé le manifeste des intellectuels se sont une bonne fois déconsidérés. Le prestige de la science allemande, certes, en a pâti. Cet épisode éclaira le reste.

Nous allons nous débarbouiller de la science allemande. Il sera facile de vérifier quelle nous embarbouillait : et voilà tout. Charmant nettoyage, et qui sera aisément fait !

Ce que nous devons — ce que nous croyions devoir — à l'Allemagne ne valait rien. Nous nous débarrasserons. Ce que l'Allemagne nous doit, c'est immense et ancien ; cela tient à son passé ; cela tient à elle.

Excellent divorce, pour nous : non pour elle, qui a tout à perdre, quand nous avons tout à gagner. Elle revendique son originalité ; mais son originalité n'est qu'un vieux délire qui, à travers les siècles, a été la honte et le malheur du genre humain.

André Beaunier.

LA VIE DE PARIS

Bijou et Joujou de guerre

Il y a dans les Champs-Élysées un certain pavillon qui intrigue beaucoup les enfants. Et, d'ordinaire, les enfants n'y font aucune attention. Ils savent très bien que ces petites maisons, moitié serres et moitié boîtes à guignols, ne sont pas faites pour eux. Lorsque les mamans se racontent qu'elles y étaient allées, elles parlaient à voix basse, et lorsqu'elles se racontent que tel papa y dinait un peu trop souvent, elles faisaient de gros trous dans le sable avec leur ombrelle : mauvais signe... Mais ce pavillon est devenu bien curieux. On y a vu entrer des artilleurs, les artilleurs du 75. Et on y voit, chaque jour, entrer des soldats blessés qui portent de petits paquets au bout de leurs pauvres mains émaciées. Des dames y viennent aussi, de ces dames dont les mamans savent les noms, que les mamans reconnaissent, de loin, sans qu'elles quittent leur voilette. Et puis des messieurs qui ont des décorations comme les colonels et les généraux, des messieurs au moins de l'Académie...

Il faut expliquer ce mystère aux petits enfants et aux grandes personnes. Le pavillon Paillard des Champs-Élysées est devenu le pavillon de l'Union des arts, et Miles Rachel Boyer, Marie Leconte, Berthe Cerny et toute l'Union des arts y préparent, pour la semaine prochaine, une exposition de jouets et d'objets fabriqués par des soldats en convalescence ou par des soldats qui sont dans les tranchées. Et déjà la vente, qui est toute au profit de ces soldats, a commencé, car il y a des Parisiens qui veulent toujours être les premiers à montrer leur goût, à donner leur argent, comme il y a, sur le front, des soldats qui veulent toujours être les premiers à donner leur sang.

Mais il n'y aura pas que des jouets à l'exposition de l'Union des arts. Cette œuvre de bienfaisance et de solidarité, qui réunit l'élite artistique de Paris, a besoin d'alimenter sa caisse de secours. Elle accueille toutes les souscriptions avec reconnaissance, mais lorsqu'un souscripteur verse au moins cent francs, l'Union des arts se souvient brusquement qu'elle est une union d'artistes et elle veut se montrer généreuse à son tour ; aussi, offre-t-elle à ce souscripteur un bracelet, formé par la ceinture authentique de l'obus du 75, un beau bracelet en cuivre rouge, qui forme un bijou à la fois souple et solide, riche de cette matière qui porte en elle une sorte de fluide radioactif, une vie mystérieuse et précise tout à la fois, une âme plus vivante que celle des pierres précieuses — un peu de la victoire.

Un nombre limité d'exemplaires, de ces bracelets, numérotés et poinçonnés, a été accordé à l'Union des arts en raison de son but charitable et par faveur exceptionnelle. Et des signatures illustres et officielles établissent l'authenticité et la rareté de ce bijou-talisman, les signatures de MM. Albert Sarraut, ministre de l'Instruction publique ; Dalmier, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts ; Paul Hervieu et Maurice Donnay, de l'Académie française ; Abel Faivre, et Dausset, rapporteur général du budget de la Ville de Paris, et des présidents du comité de l'Union des arts. Les souscriptions sont reçues au pavillon, dont le mystère est aujourd'hui dévoilé. Les bracelets y sont exposés, ainsi que chez MM. Cartier, rue de la Paix, qui se chargent de recueillir, à titre gracieux, le montant des souscriptions, dont le *Figaro* et le *Gaulois* publieront la liste complète.

Ainsi, un bijou et, mardi prochain, des joujoux de la guerre. L'ingéniosité de nos soldats a trouvé des merveilles qui permettront aux fabricants français de se préparer à lutter, à leur tour, contre la fabrication allemande. Il n'y a pas que des jouets faits avec des coquilles d'œufs, des bouchons, du papier à cigarette. Il y a la première brosse que fit un soldat aveugle : on ne peut la voir, ni la prendre dans ses mains sans une émotion fraternelle, sans un respect religieux. Et seuls,

les envois d'autres soldats nous font détourner les yeux. Quelle victoire de l'esprit français après la victoire du courage français ! Les artistes, appelés à collaborer avec les soldats, ont voulu payer de leur personne. Elles ont posé devant des maîtres sculpteurs ; elles ont habillé elles-mêmes les figurines de cire qui les représentent. Et, ainsi, a été formée une collection unique de poupées, tandis qu'on retrouvait les derniers animaux sculptés par Caran d'Ache, les seuls qui restent...

Mais il n'est pas temps encore de parler des joujoux. C'est le bijou qui, d'abord, va être recherché, qui sera introuvable. Les mamans précéderont leurs enfants au pavillon de l'Union des arts, dans les Champs-Élysées. Régis Gignoux.

« GRANDEUR SIMPLE »

Ce mot d'un socialiste autrichien s'adresse à M. de Bethmann-Hollweg. Et savez-vous quand le chancelier allemand a fait preuve de cette grandeur simple qui enthousiasme le socialiste autrichien ? C'est quand il a dit, au Reichstag, que l'Allemagne avait été forcée de violer la neutralité belge. « Jamais, dit-il, la loyauté allemande n'a été mieux établie que ce jour-là. »

Mais si M. de Bethmann-Hollweg a fait preuve de « grandeur simple » en déclarant que la neutralité de la Belgique a été violée parce que nécessaire ne connaît pas de loi, c'est de l'héroïsme qu'il a montré, au point de vue du socialiste autrichien, en proclamant que les traités signés par l'Allemagne ne sont que des chiffons de papier.

• Ce socialiste thuriféraire nous le dira sans doute bientôt.

Les États-Unis & l'Allemagne

L'Allemagne n'a pas encore répondu aux États-Unis, mais il est à penser que sa réponse sera pour le moins conciliante. Le gouvernement de Berlin a du moins l'air de vouloir y préparer l'opinion allemande.

La *Deutsche Tages Zeitung* vient, en effet, d'être supprimée, pour avoir publié un article du comte Reventlow que l'on a trouvé trop intrusif sur la question de la guerre faite par les sous-marins, alors qu'aucune observation n'a été adressée au *Lokal Anzeiger* qui avait préconisé l'adoption d'une attitude conciliatrice à l'égard des États-Unis.

Si on a voulu, par cette mesure de rigueur et par l'article du *Lokal Anzeiger*, qui est officieux, tâter l'opinion allemande, on a réussi, car une dépêche d'Amsterdam nous apprend qu'il y a à Cologne, tout au moins, un véritable déchaînement, et la *Gazette populaire de Cologne* réclame la publication d'une note déclarant que la guerre de sous-marins ne sera pas abandonnée.

La Guerre aérienne

Un combat dans les airs

Le Temps reçoit la lettre suivante d'un officier sur le front d'Alsace :

Nous avons eu hier sous les yeux un spectacle saisissant : la lutte et la poursuite de deux avions blindés, qui se sont mitraillés au-dessus de nos têtes, lutte qui s'est terminée par la défaite de l'avion boche.

On voyait depuis quelques instants s'avancer à toute allure, remontant la vallée, un aéro allemand, qui tout à coup fit demi-tour devant un avion français, qui croisait au-dessus de nos lignes ; mais, à ce moment, arriva en biais, à une allure foudroyante, un autre biplan blindé français, qui éteignait au soleil couchant.

Le ciel était merveilleusement pur et on voyait parfaitement les deux appareils. L'allemand fila aussitôt vers ses lignes, mais le français lui lança — tac-tac-tac-tac — une bordée de sa mitrailleuse et l'autre se retourna pour lui répondre. Pendant deux ou trois minutes, les deux appareils ont alors réciproquement essayé de se survoler, tournant, montant, redescendant dans des chutes et des virages vertigineux, avec accompagnement de la crécelle rapide des mitrailleuses. A un moment, le français tomba brusquement de plusieurs centaines de mètres et nous l'avons cru perdu. Mais, au contraire, après un « looping » complet, il est revenu au-dessus de son adversaire, d'où nous avons vu brusquement jaillir une grande flamme, et après avoir décrit deux ou trois tours, l'avion allemand est tombé droit comme une pierre à quelques kilomètres d'ici.

Les deux vols s'étaient tellement entremêlés dans les dernières secondes de la lutte, qu'au moment du dénouement nous avons eu un instant d'angoisse, car on ne savait plus au juste si celui qui venait de s'écraser était le français ou l'allemand. Mais tout ce qu'il y a d'automobilistes ici se précipitent vers le lieu de la chute, et nous fûmes rapidement rassurés. Le vainqueur est l'aviateur G..., qui a déjà quatre succès pareils à son actif, paraît-il. On ne peut s'imaginer combien cette lutte, haut dans le ciel, et cette terrible chute sont impressionnantes à voir, et quel sentiment de triomphe immédiat et absolu domine le vainqueur, qui s'abat lentement en larges cercles concentriques vers le vaincu.

Précautions allemandes contre nos aviateurs

La *Nouvelle Gazette de Zurich* publie l'avis officiel suivant, émanant du préfet du grand-duché de Bade :

Lors de l'attaque des aviateurs français, beaucoup de maisons étaient fermées, ce qui empêchait les passants de se réfugier dans ces maisons. Désormais, dès que les aviateurs ennemis seront signalés par les sirènes d'alarme, tous les propriétaires de maisons ou leurs préposés devront en ouvrir les portes.

Les contrevenants seront punis d'amende et de prison.

La Guerre

325^e jour de guerre

Communiqués officiels

3 heures.

JOURNÉE DU 22 JUIN

Dans la région au nord d'Arras, le bombardement s'est poursuivi de part et d'autre pendant toute la nuit. Les Allemands ont tenté de nouvelles contre-attaques, l'une près du cimetière de Neuville, l'autre vers le « Labyrinthe ». Elles ont été toutes deux complètement repoussées.

A l'ouest de l'Argonne, près de la route Binarville-Vienne-le-Château, la lutte se poursuit dans les boyaux à coups de grenades. Sur le reste du front de l'Argonne, les Allemands ont fait une grande consommation de munitions, mais sans prononcer aucune attaque d'infanterie.

Sur les Hauts-de-Meuse, à la tranchée de Calonne, nous avons, en fin de journée, reconquis une nouvelle partie de la seconde ligne allemande.

En Lorraine, de nouvelles contre-attaques contre les positions dont nous nous sommes emparés près de Leintrey ont été repoussées. Nous avons maintenu tous nos gains en faisant des prisonniers.

Dans les Vosges, à La Fontenelle (région du Ban de Sapt), l'ennemi, dans la soirée, après avoir en quelques heures lancé près de quatre mille obus sur un de nos ouvrages avancés, d'un front de deux cents mètres, a réussi à y prendre pied. Il a attaqué en même temps les tranchées voisines. L'offensive allemande a été aussitôt enrayée. Par une contre-attaque très brillamment menée, nous avons repris presque entièrement le terrain perdu. L'ennemi n'a réussi à se maintenir qu'à l'extrémité de l'ouvrage ; nous avons fait cent quarante-deux prisonniers dont trois officiers.

Dans la région de la Fecht, nous avons occupé Sondernach et nous avons poussé notre ligne sur les pentes à l'est du village.

[Binarville, canton de Ville-sur-Tourbe (Marne). A 15 kilomètres au nord de Sainthéme, sur la limite de la Marne et des Ardennes. 240 kilomètres de Paris.]

Vienne-le-Château, même canton. A 14 kilomètres au nord de Sainthéme. En forêt d'Argonne. La distance de Binarville à Vienne est d'environ 7 kilomètres.

Ban-de-Sapt, arrondissement de Saint-Dié (Vosges). 600 mètres d'altitude, à 11 kilomètres au nord-est de Saint-Dié, à 9 kilomètres au sud de Senones.

Sondernach (Haute-Alsace), à 9 kilomètres de Colmar, à 2 kilomètres au sud-est de Metzeral, sur la même colline.]

11 heures soir.

JOURNÉE DU 23 JUIN

Dans la région au nord d'Arras, on ne signale aujourd'hui que quelques actions d'infanterie.

Au nord de Souchez, nous avons légèrement progressé et repoussé une contre-attaque allemande.

La canonnade n'a pas cessé dans le secteur Angre-Ecurie.

Près de Berry-aux-Bac, à la cote 108, nous avons fait exploser une mine qui a produit un entonnoir de trente-cinq mètres de diamètre en endommageant très sérieusement les tranchées allemandes.

En Champagne, sur le front Perthes-Beauséjour, lutte de mines et canonnade violente.

Sur les Hauts-de-Meuse, à la tranchée de Calonne, l'ennemi a prononcé ce matin une violente contre-attaque qui lui a permis de reprendre son ancienne deuxième ligne. Au cours de l'après-midi, une nouvelle attaque allemande s'est produite. Elle a été aussitôt enrayée. Prenant à notre tour l'offensive, nous avons repris pied dans la deuxième ligne ennemie.

Aux lisières du bois Le Prêtre, l'ennemi a bombardé d'une façon particulièrement intense nos positions du « Quart en Réserve ».

En Lorraine, nous nous sommes emparés de deux ouvrages près de Leintrey. Nous avons fait des prisonniers, parmi lesquels trois officiers.

Dans les Vosges, orages et brume épaisse.

SUR MER

La piraterie allemande

Londres, 22 juin.

On télégraphie de Brastorburg au Lloyd qu'un sous-marin allemand a coulé, en vue du cap Kinnaird, le vapeur britannique *Daribbrook* venant de Montréal avec une cargaison de blé ; l'équipage est saisi.

On mande de Cardiff que le vapeur anglais *Belgrave* a été torpillé au large de la côte du comté de Pembroke. Il a

été remorqué à Broadhaven la quille en l'air. L'équipage a disparu.

Nouvelle méthode

Londres, 23 juin.

Les journaux signalent une nouvelle méthode apportée par les Allemands dans la guerre sous-marine.

Le capitaine du paquebot norvégien *Vénus*, arrivé à Newcastle, raconte, en effet, qu'un sous-marin a arrêté son bâtiment et lui a donné le choix entre deux alternatives : ou bien avoir son navire coulé, ou bien jeter à la mer la cargaison de denrées qu'il avait à bord.

C'est pour cette dernière que s'est décidé le capitaine.

L'affaire du « Lusitania »

La Haye, 23 juin.

Le journal socialiste d'Essen, l'*Arbeiter Zeitung*, a été censuré pour avoir blâmé l'attentat du *Lusitania*.

La prise du Labyrinthe

Une grande victoire est un sujet d'étude, de discours et d'admiration pour tous les temps, et une « chose de beauté ». Mais les historiens militaires ont fait souvent observer que les grandes guerres ne se terminent pas nécessairement par de grandes batailles. L'exemple de la guerre de Cent Ans, la plus longue des guerres, est classique. Trois fameuses défaites, Crécy, Poitiers, Azincourt, ont livré la France aux Anglais. Le roi de France n'est plus que le roi de Bourges. C'est pas mal d'années après la prise d'Orléans que de petits combats, aux noms généralement inconnus, délivrent la France d'un envahisseur épuisé.

L'histoire, qui souvent se recommande, se renouvelle aussi trop souvent pour qu'on veuille se risquer à des prédictions. On voudrait seulement mettre, une fois de plus, l'opinion en garde contre la hantise des Rocroy et des Iéna. Cela importe d'autant plus que la guerre actuelle a pris, et qu'elle prend encore, des formes inattendues pour tous les belligérants, pour nos ennemis comme pour nos alliés et pour nous-mêmes. L'un de nos plus fiers chefs de guerre, qui avait été l'un des maîtres les plus éminents de l'Ecole de guerre, a dit souvent que, s'il a un mérite, c'est d'avoir reconnu, dès les premiers combats, qu'il lui fallait oublier presque tout de ce qu'il avait appris et enseigné.

Stratégie et tactique, en effet, se trouvent presque également modifiées, sauf en quelques principes éternels, du fait que la guerre est devenue presque partout, dans sa phase actuelle, une guerre de siège, sur l'Isone et en Chersonèse, et sur la partie la plus étendue des fronts russes, comme dans notre Artois et dans notre Alsace.

Ceux des traités d'art militaire les plus récents que j'ai sous les yeux, — traités postérieurs à la guerre de Mandchourie où les ouvrages fortifiés jouèrent pourtant quelque rôle, — ne comprennent aucune leçon ; l'on y trouve tout juste quelques indications, les unes à peu près exactes, les autres qui sont entièrement à rectifier, sur une opération du genre de celles qui, après vingt et un jours de terribles combats, où ils ne prirent pas beaucoup haleine, ont rendu nos soldats maîtres du Labyrinthe de Neuville-Saint-Vaast.

Evidemment, tout cet énorme système de tranchées en saillant sur la ligne allemande, « avec ses chemins creux profonds d'où rayonnaient, sur deux kilomètres de côté — vous avez lu : sur deux kilomètres de côté — des ouvrages de toute sorte garnis de mitrailleuses et de lance-bombes » ; — avec ses boyaux souterrains où il a fallu refouler pas à pas un adversaire acharné ; — avec ses barricades et ses fortins qu'il fallait enlever sous le feu d'une formidable artillerie, aussi insaisissable pour la nôtre que la nôtre l'était pour elle, mais « nos hommes en prenaient leur parti » ; — avec ses romparts en sacs à terre que les nôtres n'avaient pas plutôt emportés que l'Allemand en reconstruisait de nouveaux à 50 mètres plus loin ; — avec son sol bouleversé, troué, couvert de morts, dans une atmosphère empestée et torride où les hommes, couverts de sueur et de poussière, se battaient nu-tête, en bras de chemise, sans une heure de trêve, sans un instant de repos, sous les marmites qui grésaient et sous la menace de mines mystérieuses ; — évidemment, ce n'est pas « Agnadel sur son haut palefroi » et le pont de Lodi. Non, ce n'est pas Agnadel et Lodi. Est-ce moins beau ?

S'élever dans une chevauchée épique et frémissante vers Lens, déjà auréolée de victoires, vers les plaines du Nord, épees et casques resplendissants au soleil, étendards claquant au vent, dans une poussière d'or... Evidemment. Mais le Labyrinthe barrait la route. Regardez la carte. Il fallait prendre d'abord le Labyrinthe. Le Labyrinthe est conquis. Ni le passé ne me rend injuste pour le présent, ni le présent pour le passé. Je ne diminue pas l'héroïsme splendide d'une heure dans un décor de théâtre quand j'exalte l'héroïsme magnifique, continu, de vingt et un jours et de vingt et une nuits dans des boyaux pleins d'ombre et dans de boueuses tranchées. J'aime, j'admire, même j'ai étudié le groupe altier des batailles d'autrefois,

... toutes ces immortelles Mémentos de l'éclair du front au flambement des ailes.

Mais je dis dès aujourd'hui, avec l'histoire de demain et de tous les temps, que la prise du Labyrinthe s'inscrit au côté des plus glorieuses dans le cœur des hommes et dans la reconnaissance de la Nation.

Polybe.

LE FRONT ORIENTAL

Succès russes sur le Dniester

Petrograd, 22 juin.

Communiqué du grand état-major :

Dans la région de Chavli, le 19, sur la route qui passe entre les villages de Teloze et de Lukniki, notre cavalerie, opérant sur les derrières de l'ennemi, a enlevé et brûlé d'importants transports chargés en partie de cartouches ; elle a saisi de nombreux convois et anéanti plusieurs détachements de chasseurs ennemis et de patrouilles à cheval.

Le 21, après un combat acharné sur la rivière Windava, notre infanterie a progressé.

A l'ouest du Niémen, sur le front de la Narew et de la rive gauche de la Vistule, accalmie.

Dans la nuit du 20, dans la région de la Taniew, notre infanterie, ayant franchi subitement la rivière près du village d'Ossucha, a anéanti à la baïonnette, un bataillon du 82^e régiment autrichien.

La nuit suivante, nous avons repoussé une attaque acharnée de l'ennemi au nord de la ligne Gieszanow-Rawa-Russka ; nous avons fait 840 prisonniers, dont 23 officiers, et pris trois mitrailleuses.

Fusillé dans la direction de Lvoff (Lemberg).

Sur le Dniester, nous avons obtenu un important succès en aval de Nizniow ; les Autrichiens avaient fait franchir le Dniester à des effectifs forts importants contre lesquels nos troupes luttèrent avec acharnement depuis le 15, sur le front Ostria-Koropiec-Kosmerzine-Woslow-Onisz ; à l'aube du 21, cette lutte s'est terminée par notre succès complet. Notre infanterie a enlevé d'assaut une série d'ouvrages puissamment fortifiés, près du village de Snowidow, où l'ennemi a opposé une résistance acharnée ; nous avons fait à la plus de 3,500 prisonniers et pris un grand nombre de mitrailleuses.

L'ennemi en pleine déroute s'est enfui au delà de Dniester ; nos cosaques, après avoir franchi quatre ponts construits par l'ennemi sur le Dniester, continuant la poursuite de l'adversaire sur la rive droite du fleuve.

Près de la ville de Zaleszczyki, l'ennemi se tient derrière les défenses barrières de fil de fer qu'il a établies près du Dniester.

En Bukowine, dans la nuit du 21, les villages de Balamutovka, Ruawentsky et Gromeszy, qui avaient passé aux mains de l'ennemi au cours d'un combat acharné, ont été enlevés d'assaut par nous ; nous y avons fait environ mille prisonniers, dont le commandant de la 42^e brigade de hussards ; nous avons pris également de nombreuses mitrailleuses.

Il convient d'accorder une particulière attention, dans ce communiqué, aux opérations russes sur le front de la Taniew. C'est évidemment de ce côté que les Russes, avant tout du nord au sud, au nord du front Gieszanow-Rawa-Russka, peuvent avoir menacer le flanc gauche de l'armée de Mackensen, marchant sur Lemberg de l'ouest à l'est. Même après l'évacuation presque certaine de la ville, toute offensive russe, de ce côté, fut-elle assez réduite, constituerait un danger sérieux pour l'ennemi.

Les succès remportés sur les Autrichiens, sur le front du Dniester, sont aussi d'une réelle importance. La position de Nizniow, à l'est de Stanislav, place cette ville dans une région où les Russes, après l'évacuation de Lemberg, pourront encore garder, vraisemblablement, la ligne du Dniester ; au delà de laquelle, plus en amont, près de Mikolagew, ils seront sans doute dans l'obligation de se retirer.

Les villages cités dans la deuxième partie du communiqué se trouvent en Bukowine, dans la région de Bojan ; sur les frontières de la Bessarabie où les Autrichiens ont été récemment chassés.]

Les Américains des Beaux-Arts

Entre tant de marques de leur sympathie agissante que nous ont données les artistes des Etats-Unis, peut-être n'en est-il pas de plus gracieuse et de plus délicate que la création de l'œuvre du Comité des Etudiants américains de l'Ecole des beaux-arts.

Ce Comité, qui fait beaucoup de bien et qui met sa coquetterie à le faire sans bruit, a été fondé en novembre dernier par l'illustre architecte américain Whitney Warren, ancien élève de notre Ecole des beaux-arts, correspondant de l'Institut, dont la part a été si grande dans le mouvement irrésistible qui a poussé les artistes des Etats-Unis à se prononcer pour la cause française. Sa caisse est alimentée par les dons qu'il reçoit des élèves américains de l'Ecole et de ceux des anciens élèves de celle-ci qui sont rentrés dans leur pays. A peine était-il constitué, que son existence se manifestait de la manière la plus heureuse et la plus effective : des élèves de l'Ecole, qui étaient aux armées, recevaient des colis contenant des vêtements, des aliments, des produits pharmaceutiques, du tabac, des cigarettes, des pipes, des objets de toilette ; d'autres colis apportaient des douceurs aux élèves blessés ou malades soignés dans les hôpitaux, des boîtes de couleurs, des carnets de papier à dessin, des crayons, et aussi des provisions de bouche à ceux qui, prisonniers, souffraient, dans les camps, d'être loin de la patrie. Et sur tous ces colis, ils ne voyaient que le cachet du « Comité des Etudiants américains de l'Ecole des beaux-arts », qui ne les renseignait pas sur l'origine de ces précieux envois.

Le Comité avait négligé de les prévenir de sa fondation. Ce n'est que tout récemment que, voulant permettre aux élèves qui sont aux armées, dans les hôpitaux ou dans les camps de prisonniers, de recourir d'eux-mêmes à ses bons offices, il s'est décidé à sortir de l'obscurité où il s'était volontairement confiné et à se faire connaître de ses correspondants par voie de circulaire. Mais encore a-t-il tenu à garder l'anonymat, car cette circulaire, dont le hasard a mis un exemplaire entre mes mains, est signée, simplement : « Le Comité ».

J'y vois que « le but du Comité est de montrer, pendant la durée de la guerre, d'une façon pratique, la reconnaissance des architectes, peintres, sculpteurs et graveurs américains envers leurs camarades français, de tout ce qu'ils ont reçu d'eux et de la France dans le passé, et d'exprimer à ces camarades toute leur sympathie, leur affection et leur admiration dans les moments terribles que nous traversons ».

Il faut lire cette circulaire pour mesurer toute la tendresse de l'âme américaine et apprendre combien elle sait déployer de bonté véritable et de charmo sentimental lorsqu'elle est mue par la volonté de faire bien. Ces étudiants américains ne songent pas qu'à leurs camarades, devenus leurs amis ; ils entendent les traiter en frères et ils se préoccupent de venir en aide aux familles de ces élèves qui sont partis pour défendre la patrie attaquée. Ils demandent donc à tous leurs camarades, en les assurant de leur discrétion la plus parfaite, de les renseigner eux-mêmes à ce sujet, en leur disant quel mode d'entraide ils jugeraient « le plus agréable » : assistance financière, prêt, recherche de travail, etc.

Cette façon de donner et d'obliger n'est-elle point jolie ? Ceci encore est bien à l'honneur des jeunes Américains : « Au cas où certains camarades hésiteraient à s'adresser à leur famille, en ces temps si pénibles pour tous, qu'ils viennent à nous, et nous nous ferons une grande joie de leur faire parvenir les quelques petites douceurs qui rendront leur vie un peu plus endurable. » Ceci également mérite d'être remarqué : « Nous serions très heureux de savoir les noms des Polius auxquels des paquets seraient plus particulièrement nécessaires, et de connaître les choses qui leur feraient le plus plaisir en ce moment. » Et pour rendre ce choix plus facile, le Comité a joint à sa lettre une liste des objets, et ils sont fort variés, qu'il tient à la disposition des camarades, à qui, au surplus, il laisse toute liberté de lui en demander d'autres, à leur convenance. Sur quoi il termine en disant : « Vous avez à l'Ecole une organisation sérieuse, établie sur des bases solides, composée de camarades dont le dévouement vous est tout acquis, et sur lesquels vous pouvez tout compter. En attendant que la victoire nous réunisse dans notre Ecole tant aimée, soyez assurés, chers vœux, de nos meilleurs sentiments de bonne amitié. »

Cette circulaire est encartée dans un exemplaire du dernier numéro d'une gazette que fait paraître chaque mois le Comité, gazette qui varie avec chaque atelier, et qui s'appelle la *Gazette de l'Atelier*. (suit le nom du maître qui est le chef d'atelier). En fait, c'est donc une vingtaine de gazettes qui, tous les mois, sortent de l'Ecole pour aller porter aux élèves des nouvelles de leur atelier respectif et de leurs camarades d'atelier.

C'est par les soins du Comité que ces *Gazettes* sont tirées à la machine et expédiées aux camarades ; mais chaque atelier a sa rédaction propre qui compose sa *Gazette* comme il lui plaît ; néanmoins, elles ont toutes un air de famille. En tête, d'ordinaire, est reproduite une lettre ou une adresse du chef d'atelier, du « patron », dont la *Gazette* porte le nom : salut à ses « enfants », expression de sa sympathie, paroles d'encouragement, vœux de succès.

Puis suit une liste des camarades, avec l'indication de leur situation militaire, leur adresse, des extraits de leurs lettres, les renseignements parvenus sur les uns et sur les autres à l'Ecole, où le Comité a son bureau. Parfois quelque récit de guerre, quelque poésie de circonstance, dont l'auteur est un « poilu » de l'Ecole, à les honneurs de l'insertion. Une place est faite ensuite aux échos et aux potins, échos et potins de l'Ecole ou de l'Atelier, bien entendu, tout pleins d'allusions et de plaisanteries, qui seraient intelligibles pour le public non initié, mais qui évoquent de chers souvenirs pour les camarades, apportant une distraction à celui qui attend dans la tranchée son tour de marcher, amène un sourire aux lèvres de celui qu'une

blessure retient sur un lit d'hôpital, réjoui pour un moment le prisonnier interné au milieu d'une population hostile.

La *Gazette de l'Atelier* contient encore des listes des camarades tombés au champ d'honneur, des camarades blessés ou malades, des camarades prisonniers ou disparus, des camarades qui ont été l'objet d'une promotion, de ceux qui ont reçu la croix de la Légion d'honneur ou la Médaille militaire, de ceux qui ont été cités à l'ordre du jour ; la liste aussi des élèves étrangers de l'Ecole qui se sont engagés au service de la France : sachez que c'est le cas d'un Américain, de deux Anglais, de quatre Russes, de deux Alsaciens, d'un Belge, d'un Serbe, d'un Italien, d'un Roumain, d'un Suisse, d'un Norvégien, d'un Péruvien et d'un Egyptien.

La *Gazette de l'Atelier*, comme tout journal qui se respecte, a des annonces, mais, bien entendu, gratuites : généralement l'offre faite par un élève non mobilisé de recevoir chez lui, pendant le temps de la convalescence, quelque camarade qui serait sans famille ou dont les parents habiteraient une des régions encore occupées par l'ennemi. Mais ce n'est même pas la toute l'œuvre de fraternelle camaraderie du Comité des Etudiants américains de l'Ecole des beaux-arts. Il s'est mis en rapports avec les ambassades et les légations des pays neutres et avec les associations qui se sont fondées en France et en Suisse pour la recherche des prisonniers militaires ou civils, des réfugiés et des évacués, afin de pouvoir renseigner ses lecteurs — c'est-à-dire tous les élèves de l'Ecole — sur le sort de leurs camarades disparus ou sur celui de leurs propres familles.

Enfin, en ce moment il travaille à réunir les photographies de tous les élèves qui ont été mobilisés, pour en constituer autant de livres d'or qu'il y a d'ateliers à l'Ecole, et tous ces livres d'or assemblés pourront composer le Livre d'or de l'Ecole pendant la Grande Guerre.

N'en pensez-vous pas que ces jolies et touchantes initiatives du Comité des Etudiants américains de l'Ecole des beaux-arts doivent être, pour nous, une nouvelle raison d'admirer et d'aimer cette république des Etats-Unis, dont les citoyens savent faire le bien avec une si généreuse et si exquise ingéniosité ? Et ne pensez-vous pas aussi que ces initiatives disent très haut quelle est la valeur morale de notre Ecole des beaux-arts, véritable école de fraternité ?

Etienne Charles.

Académie d'agriculture

M. Henry Sagnier, secrétaire perpétuel, annonce que M. le sénateur Audiffred, membre de l'Académie d'agriculture, vient, en mémoire de son petit-fils, M. Jean Martin-Audiffred, mort pour la patrie, de faire à la Compagnie une donation de 25,000 francs, en exprimant le vœu que les arrérages de cette somme soient répartis en subventions périodiques à des Sociétés de secours mutuels du département de la Loire, qu'il représente au Parlement depuis trente-sept ans, et du département des Basses-Alpes dont il est originaire.

Le président, M. Henneguy, exprime les sentiments de douloureuse sympathie qu'inspire à l'Académie le deuil cruel dont est frappé M. Audiffred, et déclare que la Compagnie accepte avec reconnaissance la généreuse fondation de ce dernier.

M. Henry Sagnier propose que les premières subventions soient attribuées ainsi : 800 francs à la Société de secours mutuels du département de la Loire, et 500 francs à celle du département des Basses-Alpes, qui auront le mieux déterminé leurs membres à pratiquer l'épargne et la prévoyance, et aussi les principes de l'hygiène, surtout en ce qui concerne les nouveaux-nés, qui auront le mieux favorisé le développement des familles nombreuses, et qui auront le mieux contribué au progrès moral, social et agricole. Il propose, en outre, que le surplus de la rente soit employé à constituer de nouveaux capitaux, dont les arrérages, lorsqu'ils auront atteint 400 francs pour la Loire et 250 francs pour les Basses-Alpes, serviraient à donner de nouvelles subventions dans les mêmes conditions, réserve étant faite d'une somme de 100 francs pour frais généraux.

L'Académie adopte ces propositions à l'unanimité.

M. Pierre Viala communique des études de MM. Gouan et Salomon sur la valeur insecticide de l'eau chaude. L'intérêt de ces études est d'autant plus actuel que cette année le vignoble français est menacé de pertes importantes, qu'on pourrait notablement réduire en combattant, par les procédés qu'indiquent MM. Gouan et Salomon, les épidémies dont il est atteint.

M. Sagnier présente une note de MM. André Gouin et Pierre Andouard, sur la production intensive de la viande de boucherie. La conclusion est que la suralimentation du bétail, pendant le jeune âge, paraît être le procédé le plus pratique, le plus fécond et, en somme, pour les éleveurs, le plus rémunérateur.

A propos d'un ouvrage de M. Massé, ancien ministre du commerce, sur les viandes frigorifiées, ouvrage qu'il vient de commenter, M. Jules Méline, répondant à une question de M. Lindet, et M. Edmond Thérèse déclarent que le transport de ces viandes, tout au moins de celles qui sont destinées à nos troupes, est assuré. Le réseau de l'Etat et la Compagnie de l'Est ont déjà mis en service plusieurs wagons frigorifiques admirablement aménagés ; les autres Compagnies vont suivre cet exemple, et, d'ici au mois d'août, une centaine de ces wagons circuleront régulièrement entre les dépôts frigorifiques et le front.

M. Imbart de la Tour apporte une statistique sur les naturalisations depuis 1887, et les chiffres inquiétants qu'il produit montrent combien étaient devenues nécessaires les mesures défensives qu'on a décidé d'opposer à cette invasion de la France, non seulement par les étrangers en général, mais par les Austro-Allemands. Pourtant, M. Imbart de la Tour constate avec satisfaction que les naturalisés agricoles sont rares.

Le scrutin ayant été ouvert pour l'élection d'un correspondant étranger, M. Delvaux de Bryne, vice-président de la Société royale d'agriculture de Belgique, est élu.

Ch. Dauzats.

Echos

A l'occasion de la victoire de Solferino, un *Te Deum* fut chanté à Notre-Dame. L'Impératrice-reine y assista et y conduisit le prince impérial, alors âgé de trois ans. C'était la première fois que le petit prince figurait dans une cérémonie publique.

On lui avait fait force recommandations, et il avait promis d'être sage. Il avait fallu lui expliquer en détail ce qu'était un *Te Deum*, car sa curiosité était déjà fort éveillée. Il avait, du reste, fort bien compris ce qu'on attendait de lui ; quand on lui avait demandé comment il se comporterait pendant la cérémonie :

— Je ferai comme les hommes, et je prierai comme les dames, avait-il répondu.

Et il avait tenu parole.

Le projet de loi tendant à faire de l'incinération des cadavres, trouvés sur les champs de bataille, une règle générale, soulève des protestations que justifient certes des sentiments particulièrement respectables.

L'Association nationale française, qui a pris sous sa sauvegarde la perpétuation au sein du foyer familial du souvenir des morts pour la patrie, nous adresse aujourd'hui la sienne.

On ne saurait nier qu'il est des cas où l'incinération peut être une nécessité, dans l'intérêt de l'hygiène publique. En de telles conjonctures l'Eglise et la tradition autorisent cette mesure extrême.

Mais les restes des soldats tombés au champ d'honneur doivent, autant que possible, être pieusement conservés à la vénération des familles et des populations pour lesquelles ils se sont sacrifiés.

Il importerait donc d'apporter bien des amendements à la loi projetée, dans le cas où le Parlement se montrerait disposé à l'adopter.

A propos du bourg de Bonhomme où nos troupes sont en train de pénétrer, une remarque intéressante.

Il y a là quatre communes, Bonhomme, que les Allemands ont baptisé *Diedolsheim*, Freland, qu'ils ont nommé *Urbach*, La Poutroye, qu'ils appellent *Schierlach*, et Orbey, qu'ils ont changé en *Urbeis*, où, jamais, de mémoire d'homme, on n'a parlé autre chose que le français. En vain, depuis 1871, les Allemands y ont-ils multiplié les écoles.

Les parents, ne sachant pas un mot de la langue tudesque, les enfants, de retour au logis, parlent français. Les noms des habitants, d'ailleurs, sont caractéristiques : Maréchal, Maire, Masson, Marchal, Valentin, Dumoulin, Bertrand, Michel, Blaise, Collin, Roussel, Hunson, Prud'homme, Claudejean, Pelidemande, Florentidier, etc., etc. Les quelques noms boches qui s'y mêlaient sont ceux d'immigrés, pour la plupart fonctionnaires, instituteurs ou employés des postes, qui sont forcés de parler français, car on ne les comprendrait pas.

On a beaucoup ri de ce notaire qui s'était fait rappeler du front en qualité d'ouvrier métallurgiste. Toute corporation a ses embusqués mais quand on en cite un, il faut penser à ses collègues morts glorieusement.

Puisqu'il a été question des notaires, disons qu'à Paris, seulement, six déjà sont tombés devant l'ennemi. Et déjà soixante-quinze clercs des études parisiennes figurent au tableau d'honneur du notariat. Là, comme partout en ce moment, l'héroïsme est la règle, et l'oubli du devoir l'exception.

Un de nos abonnés nous signale les difficultés en présence desquelles on se trouve actuellement si on a besoin d'un passeport.

« Le bureau des passeports et des visas, nous dit-il, a pris une importance inaccoutumée. Chaque jour, il y a foule, et, non seulement il faut attendre longtemps son tour, mais on est obligé, faute de chaises, d'attendre debout. De plus, comme on ne donne pas de numéros d'ordre, on doit se disputer pour passer à son rang. Pour les Français et surtout pour les étrangers, parmi lesquels se trouvent parfois des personnalités de marque, cela produit un bien mauvais effet. »

En outre, on serait bien aimable d'avertir le public que le bureau des affaires étrangères, rue de l'Université, où se font les légalisations, n'est ouvert que de une heure et demie à quatre heures et qu'aux légations étrangères, la légation suisse, par exemple, on ne reçoit que jusqu'à trois heures. Cela éviterait bien des courses inutiles.

Mme Frémiet, veuve de l'illustre sculpteur animalier, a laissé un testament aux termes duquel elle lègue au musée du Petit Palais les peintures, aquarelles et dessins de son mari, pour la création d'une salle Frémiet dans ce musée riche déjà de tant d'œuvres du maître.

Elle lègue aussi pour cette salle l'admirable et si vivant portrait de Frémiet, exécuté, il y a quelques années, par son petit-fils, M. Emmanuel Fauré-Frémiet, fils de notre éminent collaborateur Gabriel Fauré.

Les « Amis des monuments parisiens », reprenant aujourd'hui leurs visites et excursions, seront conduits cet après-midi par leur président, M. Charles Normand, à l'hôtel dit du « Petit Sully », place des Vosges.

Le terrain qui donne accès à cet hôtel a son histoire, qui est curieuse. Il fut concédé en 1605 à Huaut de Montagny, maître des requêtes, puis gagné au jeu par Gallet.

Le « Petit Sully », charmant pavillon d'un seul étage, construit par Jean du Cerceau, fut habité par le célèbre ministre, quand ce dernier eut pris sa retraite, par ses descendants jusqu'au dix-huitième siècle et, en 1752, par Turgot-Fauré-Claire.

Il communiquait par ses jardins avec le grand hôtel Sully de la rue Saint-Anoine, qui est aujourd'hui précisément la résidence de M. Charles Nor-

mand ; c'est donc un peu le « tour du propriétaire » que l'éminent président des « Amis des monuments parisiens » offrira aujourd'hui à ceux qui l'accompagneront.

Le Masque de Fer.

PROLOGUE

Nos lecteurs liront, nous en sommes sûrs, avec grand plaisir, ces beaux vers de Rip. Ils ont été dits de la façon la plus exquise et la plus émouvante par Mme Marie Leconte, de la Comédie-Française, à la fête de la Saint-Cyrienne.

Ce prologue servait de préface à un poème de Jean Allard-Mées, jeune saint-cyrien de la promotion de Montmirail, mort glorieusement le 22 août 1914.

LA MUSE DE SAINT-CYR

Avant que le rideau soit levé — pour de bon —
Je viens selon la mode antique,
Sous une forme poétique,
Dire un prologue. J'ai saisi la balle au bond
Parce que je me sens, parlant sans hyperbole,
Toute la force d'un symbole.
Mais je ne veux laisser plus longtemps s'obscur-
Vos cerveaux vaccinés contre la parole... [c'est
Je suis la Muse de Saint-Cyr.

« Eh ! quoi donc ? direz-vous. A Saint-Cyr, une
Une muse chez des guerriers ? [muse ?
Ironisez, si cela vous amuse ! [rires.
Troubadour... et troubade ont les mêmes lau-
D'aucuns ont su, prenant la lyre après l'épée,
Vivre et chanter une épopée.

Quelques héros français, dans l'histoire, unirent
La gloire de Pindare à celle d'Alexandre.
Et l'on peut bien chérir d'un amour aussi tendre
La musique des vers et celle du clairon.

Le clairon du soldat fait le chant de l'aède.
— La « Diane » n'est pas jalouse d'Apollon ! —
Et la charge comme de valon en valon
A près des échos aux vers de Déroulède.

Que d'exemples pourrais-je apporter au débat !
Tel geste de guerrier est beau comme un poème,
Et tel poète a su, dans une heure suprême,
Entraîner par sa voix tout un peuple au combat !

Tous nos petits soldats portent dans leurs gibernes
Une lyre... on bien un mirroir, c'est selon !
Gavroche, sous le feu, rime des balivernes
Et Fanfan la Tulipe à l'âme de Villon.
Ceci n'est pas un plaudoire, je vous assure,
J'ai voulu vous convaincre, et j'ai cru réussir,
Qu'il ne fallait pas s'étonner outre mesure
De voir une muse à Saint-Cyr.

J'étais surtout une muse joyeuse,
Légère et folle, et j'allais, nez au vent,
Héroïque parfois, mais jamais ennuyeuse,
Bien française en tout cas, et gaillarde souvent !
Sonnets, poèmes ou ballades,
Je fournissais de tout à ces vaillants garçons,
Je présidais aux cavalcades
Et j'accablais d'inspiration des chansons
Sur des airs sans façon.

Comme : *Je rêvais de Pont-à-Mousson*
Ou *Joséphine elle est malade*.
Le calembour m'apportait son appoint,
Le mot cru ne m'effrayait point, j'adore —
Car l'argot dans mon vers avait sa sintro-
La blague du soldat supporte l'embonpoint

Et le mot cru convient au dur-à-croquer.
Mais aussi, quelques-uns, d'hymnes éclatants !
Que de vers, de vers, d'admirables poèmes,
Chantant l'amour, chantant la France, éternels
Pour des saint-cyriens de vingt ans !

L'an dernier, l'on devait, ainsi que de coutume,
Célébrer le Triomphe à la fin de juillet,
Saint-Cyr était en joie, on chantait, on riait...
L'un faisait un couplet, et l'autre, son costume...
Tout à coup l'on est informé
Que le Triomphe est supprimé.

On s'interroge, on s'interpelle...
Bientôt on apprend la grave nouvelle...
La guerre !... Alors Saint-Cyr se recueillit...
Soudain un seul cri, trouant le silence,
De tous ces cœurs ardents, éperdument, jaillit :
« Vive la France ! »

Le treize et non le quatorze, on forma le carré
Dans la grande cour de l'Ecole.
Le baptême des bleus, avec son protocole,
Eut lieu... Ce fut très grand. Et l'on crut voir
Comme pour inspecter leur bataillon serré [errer
L'ombre du héros d'Arcle.
Ensuite, un élève, un ancien,
Pâle, sorti des rangs pour lire
Des vers dont il était l'auteur. Je vais vous dire
Ce poème exprimant notre espoir et le sien.

Ce sont les vers d'un tout jeune poète ;
Ses chefs l'avaient chargé d'organiser la fête.
Il avait écrit la revue. Il se nommait
Jean Allard-Mées. Il était bon, il aimait
Rimer de clairs sonnets, tout vibrants d'espé-
rance...
Son rêve était la gloire, et sa muse, la France...

C'est très pieusement que j'ai nommé l'auteur,
Car Jean Allard-Mées est mort au champ
d'honneur.
Rip.

LE MONDE RELIGIEUX

L'Interview du Pape Benoît XV

Le correspondant de l'Agence *Fournier* à Rome s'étant rendu au Vatican après la reproduction, par les journaux italiens, de l'interview du pape Benoît XV, télégraphie la dépêche suivante :

Rome, 23 juin, midi 10.

A propos de l'interview publiée par le journal *la Liberté*, le Vatican tient à déclarer que beaucoup de déclarations reproduites comme ayant été faites par Benoît XV, ont, en réalité, été recueillies en dehors du Vatican.

Le Pape a bien réellement reçu un correspondant du journal *la Liberté*, mais les seules déclarations qu'il lui fit portèrent sur les atrocités reprochées aux Allemands. Le Pape déclara impossible de porter un jugement sur ces faits, affirmés par les uns, mais niés par ceux à qui on les reproche.

Enfin, pour ce qui est de la partie de l'interview consacrée à la loi des garanties, le Pape tient à préciser que, si celle-ci donna lieu à réels inconvénients, on ne saurait le reprocher aux ministres italiens actuels, car ils résultent de complexes circonstances qui ne peuvent leur être imputées.

A propos de ce même article, la note suivante est communiquée à Rome, de source officielle :

Un journal français a publié le compte rendu d'une entrevue attribuée au Pape, dans laquelle il fait dire au Souverain Pontife que, par suite de la guerre, les relations du Saint-Siège avec les nations ennemies de l'Italie sont en réalité supprimées. Or, pour ce qui concerne l'Italie, dès la déclaration de guerre, elle prit soin d'appliquer scrupuleusement et avec une grande largeur d'appréhension, la loi des garanties qui veut que le Pape corresponde librement avec les évêques et tout le monde catholique.

En conséquence, des instructions précises furent données au bureau de la censure de la poste étrangère pour que toutes les

lettres du Pape ou pour le Pape et le secrétaire d'Etat du Saint-Siège fussent aussitôt transmises à leur adresse. Ces dispositions furent étendues aussi à la correspondance des différentes congrégations, à savoir la Pénitentielle, la Consistoriale, le Saint-Office, etc.

Parmi toutes les centaines de lettres qui, journellement, parviennent au Saint-Siège et en partent, deux seulement furent par erreur ouvertes : une adressée à la secrétairerie d'Etat, l'autre à la Pénitentielle. Les deux lettres ne parvenaient pas de l'étranger mais de la zone italienne de guerre. Aussi fut-il ordonné aux bureaux de la censure dans la zone de guerre de faire passer librement les correspondances dirigées au Saint-Siège ou expédiées par lui.

L'ordre fut scrupuleusement appliqué. Les correspondances, dirigées par le Saint-Siège sur l'Autriche-Hongrie, furent ponctuellement expédiées *via* Suisse ; mais ce fut l'Autriche-Hongrie qui ne voulut pas les recevoir. Deux lettres timbrées de la secrétairerie d'Etat, dont une adressée à Mgr Scapellato, nonce à Vienne, qui avaient été ponctuellement expédiées en Autriche *via* Suisse, furent retournées avec la déclaration écrite sur les enveloppes que c'était par l'Autriche qu'elles étaient repoussées « comme provenant de pays en guerre ».

Il ne peut pas y avoir de doutes au sujet de l'acheminement de ces lettres parce qu'elles portaient le timbre du bureau postal de Zurich, ce qui montre que l'Italie les envoyait à l'Autriche, *via* Suisse. Partant, si les rapports entre le Saint-Siège et l'Autriche-Hongrie sont rendus difficiles, la faute doit en être attribuée uniquement à l'Autriche-Hongrie.

Pour les mutilés de la guerre, — M. l'abbé Lasserre, curé de Saint-Eustache, organise en faveur des mutilés de la guerre un magnifique concert qui aura lieu dans son église le jeudi 1^{er} juillet, à cinq heures et quart, sous la présidence du cardinal Amette.

M. l'abbé Sorbillanges prononcera une allocution.

Un salut sera chanté par la maîtrise de Saint-François-Xavier, sous la direction de M. Vincent d'Indy.

La quête sera faite par Mmes la générale Pau, la comtesse Albert de Mun, la comtesse Joachim Murat et Archidæon.

Les places du chœur seront réservées aux mutilés et aux soldats.

On réservera d'autres places dans la nef. Les intéressés sont priés de les retenir d'avance. On peut s'adresser à la sacristie de Saint-Eustache chaque jour de neuf à onze heures et de deux à quatre heures, ou au siège de la Fédération des Mutilés des armées de terre et de mer, 63, avenue des Champs-Élysées.

Sacre d'évêque. — Mgr Neveu, évêque titulaire d'Arles, auxiliaire du cardinal archevêque de Reims, sera sacré le 23 juin par Son Eminence. Mais comme il n'est pas possible de recevoir sous les obus les évêques qui assisteront à la cérémonie, celle-ci aura lieu, non à Reims, mais à Epervier.

On compte sur la présence du cardinal archevêque de Lyon, des évêques de Châlons, Soissons, Amiens et Meaux, et de Mgr Dupont des Pères Blancs, évêque titulaire des Tibaris.

CONSEIL GÉNÉRAL

SEANCE DU 23 JUIN

La séance d'ouverture du Conseil général de la Seine a commencé à trois heures, sous la présidence de M. Paris, président.

Après avoir dressé les condoléances du Conseil aux familles de MM. Amédée Dufray et Hattat, anciens membres du Conseil général, M. Paris a prononcé une allocution très applaudie, disant qu'aux efforts des braves qui combattent sur le front, doivent se joindre ceux des savants qui travaillent dans leurs laboratoires pour doter nos armées du fruit de leurs inventions, ceux des ouvriers dont le marteau façonne les armes, ceux de tous. Après avoir passé en revue les diverses questions soumises à l'attention du Conseil, il conclut ainsi :

Quand les soldats de Valmy chargeaient au cri de : « Vive la Nation ! » ils étaient invincibles parce qu'ils portaient en eux l'idéal d'émancipation qui fut celui de la grande Révolution. Et si nous avons pu assister à ce spectacle magnifique d'enfants timides transformés en quelques semaines en soldats valeureux, de citoyens paisibles devenus en quelques jours des héros, c'est que tous ces enfants de France dont la République peut avoir, comme l'a proclamé le général Joffre, la plus légitime fierté, savaient que les causes qu'ils défendaient, avec la liberté de leur pays, la liberté de toutes les patries.

Le Conseil examine ensuite la question du chômage et des secours à y apporter. On décide la création d'un office départemental du placement qui, après recensement de la main-d'œuvre disponible, s'occupera de donner du travail aux chômeurs. Un crédit de 30,000 francs est voté pour cette organisation.

M. Collardeau signale que dans beaucoup de localités, au Bourget, à Noisy-le-Sec, etc., les écoles sont occupées par la troupe. Les enfants vagabondent dans les rues. Il demande que les autorités militaires construisent des baraques pour loger les soldats et que les écoles soient rendues à l'enseignement. Ce vœu est adopté ainsi qu'un vœu analogue de M. Reboulard relatif aux collèges Chaplat et Rollin.

On adopte encore un vœu tendant à l'aposition, à la maison de Nanterre, d'une plaque commémorative, hommage à la mémoire du docteur Raymond, et un vœu tendant à ce que les militaires blessés ou en convalescence soient transportés gratuitement.

M. Lemarchand dépose une proposition tendant à la création d'ateliers d'apprentissage. Enfin, M. Sellier pose au préfet de la Seine une question relative aux mesures à prendre devant la menace formulée par la Société du gaz en hantise de cesser son exploitation si les communes ne lui accordent pas une augmentation du prix du gaz. Le préfet répond que ce n'est point là une menace, mais un simple avis prémoniteur, prévu par l'article 56 du cahier des charges. Il existe des pourparlers. S'ils n'aboutissent pas, le gouvernement et l'administration interviendront pour faire respecter les intérêts d'ordre général. L'incident est clos.

La séance est levée à cinq heures. Séance samedi prochain.

AVIS DIVERS

Toutes les Françaises ont fait bon accueil et ont adopté comme leur journal favori le *Journal des Françaises*, qui réunit à lui seul tout ce qui peut être agréable et utile à la femme. Littérature, Théâtre, ouvrages de dames et de nombreuses planches de Modes de la dernière heure, créations qui sont l'essence même du vrai goût français.

Abonnements de Saison

Pendant la saison d'été, le FIGARO reçoit des abonnements au mois au prix de 3 francs pour la province et de 7 francs pour l'étranger, partant de n'importe quelle date. Des abonnements au numéro sont également reçus au prix de 10 centimes pour la province et de 25 centimes pour l'étranger.

Le Monde & la Ville

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— Mme Poincaré et Mme Sharp, femme de S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis en France, ont visité, hier, la collection de dessins et d'autographes exposés à l'hôtel Crillon, et offerts par les artistes françaises à l'ambassadeur, il y a quelque temps à la Sorbonne, en cadeau, aux Etats-Unis.

— Le maire de Turin, le comte Théophile Rossi, avocat, sénateur, grand-officier de la Légion d'honneur, est arrivé hier matin à Paris, accompagné de ses adjoints, MM. Louis-Joseph Piomba, ingénieur, chevalier de la Légion d'honneur ; Costanzo Rinaudo, professeur, officier de la Légion d'honneur ; Foà-Pio, sénateur, professeur ; Gérard Gobbi, Charles Barberis, avocat, et de son sous-chef de cabinet, M. Charles Gualco, officier d'Académie.

— Le prince S. Cantacuzène, venant de Roumanie, a traversé Paris se rendant à Londres.

— La comtesse de Brigue, née Gramont, une des présidentes de la matinée qui a lieu aujourd'hui